

Michel Pablo

La deuxième guerre mondiale et la 4^e Internationale

Juillet 1985

Entretien avec Michel Pablo. Source : *Sous le drapeau du socialisme*, de la Tendance marxiste-révolutionnaire internationale (TMRI), n° 100, juin-juillet 1985.

Quelles étaient les orientations de la IV^e Internationale à l'entrée de la guerre, et en quoi ont-elles changé par la suite ?

Je crois que nous avons entamé et traversé la deuxième guerre mondiale soucieux avant tout de nous montrer fidèles à la ligne du programme transitoire et aux appréciations et perspectives de Léon Trotsky. Cette attitude à mon avis, vue a posteriori, comportait un avantage, mais aussi un handicap.

L'avantage, c'était que nous avons taché d'être fidèles à une ligne fondée sur les estimations et perspectives de L. Trotsky, dont le passé prestigieux était pour nous une garantie, je ne dirais pas suffisante mais très importante, et à la présumée justesse de cette ligne. Je crois d'ailleurs que c'est le cas avec tous ceux qui dans le mouvement ouvrier, pour toute une période au moins de leur vie militante, pensent avant tout à assimiler, et par la suite à bien interpréter, les analyses des grands maîtres du marxisme.

Mais bien sûr dans cette attitude, il y a aussi un handicap parce que les militants qui procèdent de cette manière doivent aussi tenir compte du fait que le marxisme révolutionnaire est une opération critique constante, et ils doivent avoir le souci, tout en ayant bien appris la ligne et la pensée de leurs maîtres, à garder un œil critique sur la réalité nouvelle, et être capables d'interpréter de manière correcte ce qui pourrait être l'application du marxisme révolutionnaire à une situation nouvelle.

Il est vrai que Léon Trotsky considérait que la seconde guerre mondiale bouleverserait de fond en comble l'équilibre instable auquel était parvenu le capitalisme à la fin de sa vie, et qu'elle ouvrirait des perspectives révolutionnaires nouvelles, dans lesquelles il situait aussi, à la fois le triomphe y compris organisationnel rapide du mouvement qu'il avait créé en 1938, et la chute de la bureaucratie en Union Soviétique. Les deux conceptions allaient ensemble. Et, a posteriori, mais seulement a posteriori, quelqu'un peut dire que ce schéma de Trotsky, valable à mon avis sur la base des données qu'il avait à son époque, était aussi un peu calqué sur ce qu'était l'expérience de la II^e Internationale,

et de la manière dont s'est terminée la première guerre mondiale avec l'éclatement de la révolution de 1917.

Mais, naturellement, la seconde guerre mondiale s'est déroulée de manière considérablement différente de ce qu'étaient les perspectives de Léon Trotsky, de la IV^e Internationale, de nous tous. Je crois aussi que cela, on ne peut l'imputer aux limitations de Trotsky, si on part de l'idée qu'il n'y a pas de héros mythique, que les prévisions marxistes ne sont pas d'une rigueur mathématique (comme Léon Trotsky l'a lui-même à chaque moment souligné) et qu'on ne peut pas prévoir d'avance, c'est humainement impossible, tous les changements qui peuvent intervenir et modifier des perspectives initiales, qui se basent sur un équilibre tout à fait différent des divers facteurs composant la réalité objective.

La seconde guerre mondiale s'est déroulée effectivement de manière différente de nos prévisions en ce qui concerne les plans suivants. Tout d'abord, on ne s'attendait pas à ce que le camp impérialiste soit si divisé entre pays dits démocratiques et pays carrément fascistes. Et qu'une alliance durable et en grande partie opérationnelle s'établisse entre ces pays dits démocratiques et l'URSS. Cela a donné un déroulement à la guerre très différent de ce qu'étaient nos perspectives. On ne pouvait aussi prévoir qu'à cause de cela, à cause de l'entrée de l'URSS dans la guerre et le rôle qu'elle y avait, il ne pouvait pas y avoir immédiatement affaiblissement de l'influence du stalinisme en tant que direction de l'URSS, et de Staline qui conduisait pour les grandes masses du monde et surtout de l'Europe une guerre libératoire par rapport à la menace de l'occupation et de la domination fasciste.

Donc, sur tout cela, il y a eu changement par rapport aux perspectives avec lesquelles nous avons entamé la seconde guerre mondiale. Mais, il n'est pas juste de dire que nous avons maintenu cette ligne et ces perspectives pour longtemps. Nous ajustions constamment et cela se démontre par une lecture critique, objective, des documents élaborés pendant cette période, notre attitude et notre politique aux changements que nous enregistrions. Les critiques que certains ont a posteriori émises sur des questions comme par exemple le fait que nous aurions négligé notre participation dans les mouvements de résistance qui se sont développés en Europe sous direction soit stalinienne, soit bourgeoise, soit conjointe comme la résistance en Grèce, ne sont pas absolument tout à fait exactes.

À partir du moment où nous avons enregistré que des mouvements de résistances avaient acquis une base de masse, nous avons porté une attention à ces mouvements, et nous avons voulu établir une ligne qui permettait à la fois de leur accorder un appui critique, même d'y participer si c'était possible, et de ne pas les idéaliser comme le reste des masses qui les suivaient.

Dans notre mouvement, des idées se sont développées suivant lesquelles il y a eu pendant la seconde guerre mondiale, à cause de l'occupation fasciste de l'Europe, la question d'une sorte de guerre nationale qui devait être conduite y compris par une direction bourgeoise, estompant complètement des perspectives socialistes la seule issue et selon laquelle nous devions nous orienter à la suite de la guerre vers une période carrément de révolution démocratique nationale, on ne se posaient que des questions d'ordre démocratique. L'opinion la plus intégrale a été exprimée par un groupe de camarades allemands émigrés, l'IKD, dans leurs fameuses *Trois thèses*. Des camarades dans le parti américain, et ailleurs, ont aussi développé des opinions pareilles.

Bien sûr, la majorité de l'Internationale et de sa direction à l'époque n'était pas d'accord du tout avec cette ligne. Cette discussion fut sérieuse dans nos rangs, il y a eu beaucoup de documents, et pour que les camarades aient un aperçu un tant soit peu complet et objectif de cette discussion, je leur recommanderai entre autres de lire attentivement un numéro spécial de *Quatrième Internationale* sur la question nationale en Europe, de décembre-janvier 1946, et dans lequel ils trouveront à la fois l'exposé des différentes thèses sur cette question et ce qu'était la thèse défendue par la majorité de

l'Internationale, y compris certains aspects d'autocritique de ces thèses qui ont été faits presque immédiatement à la sortie de la guerre.

Nous trouverons aussi cette même autocritique concernant la question nationale et l'utilisation des mots d'ordre démocratiques dans un numéro même antérieur de *Quatrième Internationale* de mars-juin 1945, et où il y a une autocritique des thèses que nous avons défendues pendant la fameuse conférence clandestine de la IV^e Internationale en Europe de février 1944 ; mais aussi un exposé sur la valeur que nous accordions déjà à cette époque à ce qu'on appelait les tâches essentiellement démocratiques. Il n'est pas du tout vrai, et j'insiste, qu'il y ait eu négligence par la majorité de l'Internationale en Europe ni sur la question nationale, ni sur les mouvements de résistance, ni sur l'importance extrême des mots d'ordre démocratiques. Je ne parle pas de ce qui s'est passé aux États-Unis, d'ailleurs nous étions coupés d'eux pendant la guerre.

La lecture je le répète critique, attentive, des documents élaborés à l'époque montre que nous étions très attentifs à tout cela et que à temps nous avons considérablement modifié les perspectives extraordinairement optimistes que nous avons immédiatement après l'éclatement de la guerre.

Je crois que, à temps, nous avons enregistré les faits suivants : le rôle de l'URSS apparaissait positif aux larges masses des pays occupés. Les Soviétiques et les alliés développaient une stratégie commune de destructions massives en Europe. Ils appliquaient dans la pratique une ligne ultra-chauvine, particulièrement par rapport aux Allemands et au prolétariat allemand, le confondant avec ses maîtres de l'époque. Les Américains et les Russes avaient aussi envisagé la sortie de la guerre par une sorte d'accord entre eux pour diviser l'Europe et occuper les uns et les autres une partie de cette Europe pour toute la période cruciale immédiatement après la cessation des hostilités, occupation dont le but était manifestement de réprimer toute révolte possible des masses exaspérées par la guerre. À la suite de ces faits dont nous étions très conscients, nous avons commencé à modérer nos perspectives en ce qui concerne les possibilités révolutionnaires immédiates en Europe à la sortie de la guerre.

Tout cela est très clair dans nos documents. Je ne peux pas les citer sinon il faudrait des textes entiers, mais les camarades tous ceux qui veulent d'une manière objective écrire l'histoire peuvent les trouver très facilement.

Quelle place avait la révolution allemande dans la conception de la révolution européenne ?

Nous étions aussi conscients de très bonne heure du fait très malheureux pour nous que la révolution allemande était systématiquement détruite. Nous misions avant tout sur la révolution allemande parce que l'Allemagne, pour tous les marxistes entre les deux guerres, était le pays clé de l'Europe de tous les points de vue, comme le pays le plus développé, avec le prolétariat le plus important, avec une culture marxiste assez répandue, y compris par la social-démocratie allemande, et pas seulement par le mouvement communiste et les formations d'oppositions communistes, pour tout ce que représentait objectivement et subjectivement l'Allemagne entre les deux guerres. Vu le fascisme, vu la guerre, et la défaite prévue par nous du fascisme en Allemagne, je crois que nous avons tout à fait raison de penser que le foyer principal de développement révolutionnaire en Europe immédiatement après la guerre serait l'Allemagne. Mais en même temps, pendant la guerre, bien qu'on n'ait pas connu tous les détails, par exemple les camps qui a été une surprise pour nous aussi, on enregistrait ce qui se passait avec les destructions militaires de l'Allemagne, on était très conscient de cela, et nous y voyons aussi bien de la part des Soviétiques que des alliés une politique consciente de destruction des possibilités révolutionnaires en Allemagne. Cela nous ne l'avons pas dit plusieurs années après la guerre, nous le disions déjà dès 1944, dès 1945, nous avons amplifié cela,

et en 1946 nous avons répété à satiété que l'Allemagne de manière consciente a été en très grande partie détruite pour que la révolution ne puisse pas y éclater.

Quel était le rôle des mots d'ordre démocratiques dans la propagande trotskiste à l'époque ?

Il faut aussi remarquer que bien sûr, refusant la thèse selon laquelle à cause de l'occupation nazie de l'Europe, il fallait mener une lutte en vue d'une révolution que certains camarades disaient simplement ou essentiellement démocratique, avec des mots d'ordre exclusivement démocratiques, mettant en avant la question nationale comme question principale, nous avons soutenu que malgré l'importance extrême de l'utilisation des mots d'ordre démocratiques, il y avait toujours la possibilité malgré tout que notre ligne soit une articulation adéquate entre mots d'ordre démocratiques et mots d'ordre transitoires, sans considérer que tout était déjà joué et qu'il fallait laisser à la bourgeoisie secondée par les staliniens et les socialistes en Europe Occidentale, le soin de rétablir la soi-disant démocratie.

Il y a dans nos documents des pages entières, par exemple ceux que j'ai déjà mentionnés, sur la place qu'ont effectivement les mots d'ordre démocratiques, mais articulés adéquatement à des mots d'ordre transitoires, dans la logique qui a été développée sur cette question par le programme de transition, en tenant compte de l'essence des uns et des autres, et comment les uns favorisent les autres. Et pour répondre davantage à certaines critiques qui, à mon avis, ne sont pas du tout fondées, c'est-à-dire qui soit ne connaissent pas les textes que nous avons écrit et la ligne établie, soit de manière pas tout à fait honnête n'en tiennent pas compte, par exemple notre mot d'ordre principal pour toute la première période après la guerre en Europe, c'était qu'au lieu de laisser à la bourgeoisie le soin de restaurer la démocratie, parce qu'elle ne la restaurerait jamais vraiment, ce serait une démocratie absolument mutilée, il fallait que nous envisagions que la véritable solution des problèmes d'ordre démocratique et d'ordre national, je reviendrais sur cette question, soit résolue par le Front Unique des organisations ouvrières. Nous avons partout mis en avant le mot d'ordre de gouvernement ouvrier et paysan, concrétisé dans la forme : gouvernement socialiste et communiste. Mais pas pour qu'ils appliquent le programme qu'ils professaient à l'époque, qui était absolument un programme minimum, mais pour qu'ils appliquent un véritable programme, disons ouvrier révolutionnaire, avec toutes sortes de revendications, et c'est par ce biais que nous avons voulu détourner les mouvements de masse qui allaient vers les formations démocratiques bourgeoises, et pousser, exercer une pression sur l'immense force qu'avaient à l'époque les partis socialistes et communistes, pour qu'ils rompent avec la bourgeoisie, prennent tout le pouvoir, et appliquent un véritable programme transitoire, dans lequel avait placé l'application des mots d'ordre socialistes et communistes, pour qu'ils rompent avec la bourgeoisie véritablement démocratique, avec toutes sortes de réformes assurant les intérêts des masses.

Nous avons misé sur cela. Je crois que, a posteriori encore, c'était la seule façon juste d'agir. L'autre façon, disant qu'il fallait laisser à la bourgeoisie la tâche de restaurer la démocratie, être à sa queue, laisser à la bourgeoisie le soin de résoudre toutes les questions d'ordre national créées après la fin de la guerre en Europe, était absolument inacceptable. C'était d'ailleurs à l'époque plutôt la ligne des socialistes et des communistes, les communistes disant même dans un pays comme la France où il y avait toutes sortes de possibilités d'action de masse, et en Italie aussi, que toutes les histoires concernant une issue possible immédiate socialiste révolutionnaire étaient des bavardages gauchistes. Ils ont parlé beaucoup plus tard de solutions socialistes à leur manière, mais ils ne parlaient pas de solutions socialistes au moment où les conditions objectives étaient beaucoup plus favorables.

Comment s'est posée la question nationale pendant et après la guerre ?

Sur la question nationale, j'y reviens, parce que nous avons reconnu l'existence de la création d'une question nationale en Europe par l'occupation nazie.

C'est pour cela que nous avons dit que ces mouvements de résistance, tout en étant dirigés par des staliniens et des bourgeois, avaient du point de vue de leur base un contenu différent. Il fallait leur accorder un appui critique, nous l'avons dit pendant la conférence clandestine de 1944, (si on lit les documents de l'époque, on le voit) et nous l'avons répété aussi après. Nous avons d'ailleurs par la suite, immédiatement après la guerre, critiqué des camarades qui ont absolument négligé cette tâche, par exemple en Grèce.

En Grèce, s'est développé un mouvement de résistance de masse qui peut-être était le plus important de toute l'Europe, suivi de très près par ce qui s'est passé en Yougoslavie, en Albanie, et dans une moindre mesure en Pologne. À mon avis, les grands mouvements de résistance sont plutôt ceux-là. La résistance en Grèce a pris des proportions qu'on ne peut nullement comparer aux autres pays. Là, le mouvement était vraiment un mouvement de masses, y compris appliquant des formes de lutte armée.

Les camarades grecs, pour toute une série de raisons qu'il n'est pas possible d'expliquer ici, ont mal caractérisé le mouvement de résistance, et ont encore moins agi dans la pratique. Mais, je crois pouvoir dire pour leur défense qu'en Grèce la lutte entre « staliniens » et « trotskistes » avait pris depuis des années un caractère sauvage, les staliniens étant absolument intraitables vis-à-vis des trotskistes, les exterminant physiquement. Cela a été utilisé comme argument par certains camarades là-bas, qui disaient qu'il était absolument impossible de travailler dans la résistance puisqu'il suffisait que l'un d'entre nous soit dénoncé comme trotskiste pour qu'il soit exécuté.

C'est en très grande partie vrai. Mais, il y avait deux questions différentes. D'une part, la caractérisation politique correcte du mouvement même si l'intervention de nos camarades n'était pas possible ; d'autre part, la question de l'intervention pratique, malgré le danger extrême qu'elle comportait. Moi, je crois encore maintenant que si la politique avait été différente, et si d'autres considérations étaient intervenues, que la participation de certains d'entre eux était possible.

L'Internationale, après la guerre, quand elle a su ce qui s'était passé en Grèce nous étions coupés d'eux pendant la guerre, a adopté un document, une sorte de lettre aux camarades grecs, dans laquelle elle a établi exactement ce que devait être la position de la section suivant la ligne de l'Internationale, suivie ailleurs. La critique et l'autocritique ont été faites de très bonne heure, immédiatement après la fin de la guerre.

Je ne veux pas dire avec tout cela qu'il n'y ait pas eu un certain retard de la IV^e Internationale pour bien apprécier ces mouvements de résistance. Je ne veux pas dire non plus qu'à cause de ce retard la pratique envers ces mouvements n'ait pas été exactement ce qu'elle aurait pu être si on avait eu une meilleure compréhension de leur véritable nature et si on avait aussi mieux connu leur ampleur. Nous étions un peu coupés de cela, mais il n'est pas juste du tout de dire que nous avons négligé l'importance de ces mouvements.

Je dirais encore sur la question nationale que s'il y a eu question nationale créée par l'occupation nazie pendant la guerre, il y a eu aussi question nationale créée après la fin de la guerre par le fait que l'Europe a été divisée, occupée, entre Soviétiques et Anglo-américains. Et là, l'Internationale a joué un rôle très important je peux dire unique dans le mouvement ouvrier parce qu'elle a pris position à la fois contre l'occupation soviétique et contre l'occupation anglo-américaine alliée de l'Europe. Elle a demandé à ce que les peuples dans tous les pays aient droit à leur autodétermination, à ce que toutes les troupes étrangères quittent les pays occupés.

Cela a été exprimé de manière claire dans nos documents (déjà cités) et contre toute résistance dans nos rangs. Il y avait un peu de résistance dans la IV^e Internationale, surtout concernant la validité de tels mots d'ordre pour les pays occupés par les Russes. L'Internationale était très claire sur cette question. Elle a fait même appel, comme c'est toujours nécessaire malgré que je ne le croie pas absolument indispensable, à l'autorité de nos maîtres. Pour argumenter contre ceux qui hésitaient à dire qu'il fallait que les Russes quittent les territoires occupés par eux, nous leur avons rappelé la thèse de Trotsky concernant l'Ukraine.

Trotsky, à la fin de sa vie, admettait qu'on pouvait remettre en cause la structure fédérale de l'Union Soviétique. Il croyait que, par les méfaits de la bureaucratie, il y avait question nationale dans toutes les républiques, et que chaque république avait le droit s'autodéterminer et à se séparer des Russes.

Nous étions favorables à cela, et nous avons enregistré à quel point pesait sur le développement de possibilités révolutionnaires en Europe l'occupation conjointe à laquelle nous avons assisté la fin de la guerre.

Quel travail était fait par l'Internationale dans l'armée allemande ?

Je crois qu'un parmi les plus émérites aspects de la politique de la IV^e Internationale il faut que nous disions tout cela, nous avons le droit de le dire et le devoir de le faire, c'est la position internationaliste prise par rapport à l'Allemagne, et pendant la guerre, et immédiatement après la guerre.

Pendant la guerre, bien sûr, nous étions naturellement contre le régime nazi, mais nous étions les seuls qui faisons quand même une distinction entre ouvriers, travailleurs allemands, et bourgeoisie allemande, et nous étions pour une fraternisation avec les soldats allemands. Nous étions pour une propagande constante dans leurs rangs, pour les dresser contre le régime nazi. Mais aussi, nous disions aux résistants et aux ouvriers français et autres qu'ils ne devaient absolument pas confondre les travailleurs allemands avec le régime allemand. Il est très connu que nous avons même sorti de manière très significative un organe en allemand, ici en France, qui s'appelait « L'Ouvrier et le Soldat » (*Arbeiter und Soldat*), qui était diffusé parmi les soldats allemands, qui a coûté la vie à plusieurs de nos camarades parmi les plus valeureux, comme Widelin, le camarade allemand qui éditait cet organe arrêté et fusillé par la Gestapo à Paris.

Ce travail, aussi réduit qu'il était à cause de nos forces très limitées du point de vue expérimental, de l'efficacité, a donné ses preuves. Nous sommes arrivés avec cette ligne à former des cellules de soldats allemands, ici, en France. Et nous sommes parvenus à avoir des soldats allemands qui ont déserté l'armée et qui sont venus se cacher chez nous. Aussi microscopique que cette expérience puisse paraître, pour moi, elle garde un caractère beaucoup plus important, dont j'ai eu la vérification entre autres quand j'ai eu l'occasion de lire, immédiatement après la guerre, un ouvrage de Lidell Hart, qui était considéré comme le meilleur critique militaire anglais, publié en français sous le titre « Les généraux allemands parlent ».

Il a discuté avec tous les généraux allemands prisonniers en Angleterre et plusieurs d'entre eux, parmi les plus prestigieux, lui ont dit que si les Russes et les alliés n'avaient pas eu une ligne commune envers l'Allemagne, disant qu'ils voulaient sa destruction complète, il leur aurait été impossible de maintenir l'armée. Il y aurait eu dissolution de l'armée allemande peut-être un an déjà avant la capitulation. Mais, la politique des alliés et de l'URSS les obligeaient, surtout les soldats, à faire corps, parce qu'en réalité l'autre solution pour eux c'était d'être exterminés physiquement. Les Russes ne faisaient pas souvent de prisonniers, par exemple, c'était la ligne.

Et je dois aussi rappeler que j'ai vu de mes propres yeux, atterré, le premier numéro de *L'Humanité*, ici, à la libération de Paris, immédiatement après l'arrivée des alliés, portant comme titre sur la première page : «A chaque parisien son boche ». Au même moment où dans la banlieue ouvrière de Paris, grâce aussi à l'action des trotskistes, dans de grandes usines se formaient les comités ouvriers, embryons de soviets, dans la perspective de ne pas considérer que la fin de l'occupation signifiait tout simplement rétablissement de la démocratie bourgeoise et la continuation de la guerre nationale contre les Allemands, mais donnait des possibilités à une ouverture aussi de changement social.

Le parti communiste était à l'époque complètement contre cette perspective. Ce qui comptait, c'était qu'il fallait terminer la guerre avec comme mot d'ordre principal sur la première page de *L'Humanité* : «A chaque parisien son boche ». Pas à chaque parisien quoi faire dans les usines ou ailleurs, mais prendre un fusil ou un couteau et aller « tuer des boches ».

Avec quelles perspectives l'Internationale est-elle sortie de la guerre ?

Nous sommes sortis de la guerre pas tellement grisés par des perspectives révolutionnaires immédiates, comme c'était le cas quand nous sommes entrés dans la guerre, mais très vite désenchantés. Il régnait chez nous un climat un peu dépressif en voyant comment l'affaire se terminait, parce que nous avons enregistré toute la série de faits négatifs, comme le nouveau prestige acquis par l'URSS, Staline et les partis communistes pendant la guerre, et l'ampleur des illusions démocratiques énormes des masses, adéquatement utilisées contre elles par les partis socialistes et communistes qui n'avaient aucune envie d'utiliser d'autres possibilités pour une issue non pas bourgeoise de la crise, mais ouvrière.

Nous avons une appréciation du rapport de force entre l'impérialisme et la révolution qui, à mon avis, n'était pas absolument juste, et que nous avons changé après le deuxième congrès mondial de la IV^e, c'est-à-dire après 1948. Jusqu'en 48, nous étions très impressionnés par la défaite de la révolution allemande, par la défaite de la révolution européenne, par le poids acquis de nouveau par les communistes et les socialistes, par l'occupation de l'Europe, et surtout par la force des Américains.

Je crois que notre appréciation du rapport de force n'était pas absolument exacte. Nous n'avons pas apprécié à temps le poids énorme de la révolution coloniale montante. Nous étions encore très européens. Tout le mouvement marxiste, trotskistes y compris, a vécu jusqu'à cette époque sur des perspectives essentiellement européennes, c'était toute la tradition marxiste. La question coloniale n'existait pas pratiquement, d'une manière importante, décisive. Alors pour nous, ce qui s'était passé en Europe était fondamental, déterminant. Tout le reste avait une importance, mais dont l'appréciation n'était pas exactement ce qu'il fallait qu'elle soit.

Nous étions très impressionnés par tout cela, et nous attendions en réalité que le rapport de force et la conjoncture, que nous estimions défavorables au développement de perspectives révolutionnaires, changent surtout à travers une évolution désastreuse de l'économie capitaliste. Cela aussi, c'était un schéma marxiste, trotskiste, qui était valable pour toute une période. Cette crise économique nous la voyions dans le schéma de la crise de 1939, comme une répétition de la grande crise. La section américaine par exemple, vivait surtout sur cette perspective, y compris pour qu'il y ait un changement de sa situation aux États-Unis qui n'était pas du tout bonne. Les Américains vivaient dans une euphorie extraordinaire. Ils avaient gagné la guerre. Les perspectives révolutionnaires immédiates étaient complètement bouchées en Amérique. Ils s'attendaient à ce que cela change avec l'éclatement de la grande crise économique, et ils avaient élaboré des thèses fameuses sur « la Grande Crise qui vient ». Il y avait aussi des ouvrages de certains économistes

internationaux importants à l'époque, venant plutôt de la gauche, qui allaient dans le même sens et prévoyaient la grande crise. Cette crise n'est pas arrivée, surtout aux États-Unis. Il y a eu de petites récessions mais cette perspective ne s'est pas avérée juste.

En réalité, à mon avis, le rapport de force a effectivement changé. Il est devenu beaucoup plus favorable à la révolution. Mais à la révolution dans le sens que nous lui donnions, c'est-à-dire considérant que dans le camp de la révolution il y avait trois composantes : les États ouvriers, dont nous considérions qu'ils appartenaient au camp de la révolution à l'époque, c'est-à-dire l'URSS et tout ce qui s'est produit en Europe et ailleurs, Chine, etc. ; la révolution coloniale ; et le mouvement ouvrier dans les pays capitalistes avancés. Sa force globale était cela.

Je pense que le rapport de force entre l'impérialisme et la révolution conçu sous ce sens-là a changé effectivement après la guerre, et considérablement, à partir du moment où entre en scène et monte pour toute une période la révolution coloniale. Des événements comme la révolution chinoise, comme la révolution ensuite dans les pays arabes, les événements en Amérique Latine, le Vietnam, sont très importants. Pour quelqu'un qui voulait avoir une vue globale et se départir d'une perspective complètement européenne, il y a eu effectivement changement du rapport de forces.

Mais cette appréciation, avec l'importance que nous avons à partir de ce moment donné à la révolution coloniale, est une affaire qui date d'après 1948, après le second congrès mondial. Je veux souligner que nous ne sommes pas sortis de la guerre comme des gauchistes exaltés, qui voyaient la révolution immédiate partout. Nous sommes entrés dans la guerre avec des perspectives très optimistes, comme Trotsky qui disait que la guerre allait tout bouleverser, soit pendant soit immédiatement après la guerre, y compris que la bureaucratie soviétique serait renversée. Mais nous avons constamment réajusté ces perspectives à ce qui nous paraissait être l'évolution réelle de la situation. Vers la fin de la guerre et immédiatement après, notre appréciation n'était pas tellement optimiste.

Une victoire révolutionnaire était-elle réellement possible à la fin de la guerre ?

Notre conception était la suivante. D'une part, en Europe, la bourgeoisie n'avait pas encore de positions vraiment solides et les gouvernements formés par la bourgeoisie étaient des gouvernements un peu bonapartistes, dont la force principale provenait de l'appui qu'ils recevaient des partis communistes et socialistes. C'était la grande question pour nous. Est-ce qu'il fallait que le mouvement ouvrier, dans une situation objective où il y avait encore beaucoup de possibilités et où la bourgeoisie n'était pas encore consolidée, que les partis ouvriers jouent le jeu de la consolidation bourgeoise, ou le jeu de leur propre pouvoir. Nous avons comme mot d'ordre principal pour cette période : «Socialistes, communistes, prenez le pouvoir, tout le pouvoir, et appliquez un programme ouvrier ».

Au lieu de cela, eux soutenaient les gouvernements bourgeois, dans une situation objective où la bourgeoisie elle-même était ébranlée par la guerre, n'était solide d'aucun point de vue. La stabilisation capitaliste est le résultat de l'appui donné à la bourgeoisie à l'issue de la guerre par les partis socialistes et communistes, plus le fait jouant vraiment aussi pour la consolidation de la bourgeoisie de la politique de Staline et de la politique de l'occupation de l'Europe. L'occupation militaire de l'Europe a sauvé la bourgeoisie.

Je donnerai l'exemple de la Grèce. La force du mouvement de résistance était énorme. Ils avaient à un moment derrière eux 90% de la population et la bourgeoisie, là-bas, était très faible, fantomatique. Cette formidable résistance a abouti à une défaite à cause du fait que le parti communiste, suivant la ligne de Staline, et sans le dire clairement aux masses, ni même à ses propres

militants, n'a pas lutté pour le pouvoir, n'a pas suivi la ligne de Tito. Sachant que la Grèce avait été donnée, par les accords de Yalta entre Churchill et Staline, aux Anglais, il n'a pas lutté pour le pouvoir, Il s'est mis constamment, d'une manière assez tortueuse, lamentable et traîtresse, à la queue de la bourgeoisie. Malgré cela, la bourgeoisie était tellement affaiblie que, s'il n'y avait pas eu en plus les Anglais, venus occuper pour toute une période la Grèce, son pouvoir n'aurait pu se consolider. Mais, même la présence des Anglais n'était pas un facteur décisif, car la résistance avait assez de forces pour les vaincre si sa direction avait décidé de mener une telle lutte.

Quand la résistance en 1945 a rendu ses armes, des régiments entiers armés ont littéralement donné leurs armes à la nouvelle armée reconstituée par les bourgeois grecs. Les bourgeois n'en croyaient pas leurs yeux, ils ne croyaient pas que cela se passerait ainsi.

Mais, il paraît que pour tout un an au moins, pour toute l'année 1946, les soldats de l'armée grecque reconstituée étaient des résistants prêts à suivre le parti communiste s'il voulait faire une opération pour provoquer une crise révolutionnaire en Grèce. Même après leur défaite, l'armée bourgeoise grecque pour un an encore au moins, était composée de résistants qui n'avaient pas renié leur foi de résistants, prêts à suivre une politique un tant soit peu révolutionnaire du parti communiste. Mais cela n'a pas été fait.

C'était aussi le cas en Italie, plus qu'en France. L'Italie, à cause de son passé fasciste, à cause de sa défaite, à cause de l'existence d'un mouvement communiste important, malgré qu'il ait été longtemps dans la clandestinité, à cause aussi de la structure économique et sociale du pays très différente de celle de la France, était beaucoup plus propice à un développement révolutionnaire que la France. Et, si cela n'a pas eu lieu, c'est parce que le parti communiste italien, qui avait d'énormes possibilités immédiatement après la guerre n'a pas joué le jeu de la prise du pouvoir, même sous la forme d'un gouvernement de gauche appliquant la politique d'un gouvernement de gauche, lutter pour un front ouvrier et revendiquer le gouvernement même de manière parlementaire.

Ils ont en réalité objectivement joué le jeu de la stabilisation du gouvernement bourgeois, avec le prétexte que si on faisait cela les Américains n'accepteraient pas, qu'il y aurait intervention comme les Anglais en Grèce. Tout cela, à mon avis, étaient de faux prétextes sans base sérieuse, parce qu'il faut aussi noter qu'à cette époque les soldats américains ne voulaient plus se battre. Ils n'avaient qu'une envie : revenir dans leur patrie. Si on avait commencé en Europe une lutte révolutionnaire, exigeant une intervention sérieuse de la part de l'armée américaine, l'armée américaine à l'époque n'aurait plus voulu se battre. Et c'était aussi le cas des Anglais.

Ce mythe que les partis communistes ont entretenu, selon lequel si on entamait un processus révolutionnaire, on aurait eu, non pas une intervention de la bourgeoisie trop affaiblie et qui n'avait pas d'armée, mais une intervention des Anglais et surtout des Américains, n'est pas exact du tout. Ce n'est pas une exagération, c'est la vérité stricte.